Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 29

Artikel: Lo savoya que fa naufradzo
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220396

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

64me ANNEE — N° 29. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* **Samedi 17 juillet 1926**

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

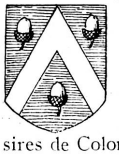
Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* **port en sus**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ARMOIRIES COMMUNALES



REVEROLLE, entre Morges et Colombier, possède un écusson bleu sur lequel s'étale un chevron d'argent accompagné de trois glands d'argent. Ces armoiries, qui datent de 1915, rappellent celles des premiers seigneurs de Reverolle : les sires de Colombier. Ils portaient le chevron d'argent sur fond bleu ; on y a ajouté les glands parce que Reverolle signifierait, selon quelques éthymologistes, un endroit planté de chênes-rouvres, soit chesenaie.

VUARRENS au district d'Echallens a emprunté les couleurs et la disposition de celles-ci aux armoiries du chapitre de Lausanne dont il dépendait : écusson divisé verticalement en deux parties : rouge et blanche. Vuarrens y a ajouté un V double rouge sur la partie argent, argent sur la partie rouge. Ces deux V sont les initiales de Vuarrens et de Vuarrengel (hameau de la commune de Vuarrens). A remarquer que les localités dont le nom commence par un V font volontiers figurer cette lettre dans leurs armoiries ce qui n'est pas très décoratif. Voyez Vevey, Vaulion, Vallamand, Villars-sous-Yens. Le lieu d'origine de la « bonne amie » de Rousseau a suivi le mouvement.

JONGNY près Vevey a un écusson bleu, sur lequel figure une cloche, de chaque côté de celle-ci une étoile et à la partie inférieure un cœur, tous ces meubles sont d'argent, soit blancs. Il faut savoir que Jongny s'enorgueillit de posséder une cloche datant de 1504, classée comme monument historique. Les deux étoiles et le cœur qui accompagnent la cloche rappellent que Jongny (qui fait actuellement partie de la paroisse de Chardonne) faisait paroisse avec Corsier qui porte aussi un cœur dans ses armes.

LO SAVOYÂ QUE FA NAUFRADZO

UN pourro diablio dè Savoyâ avâi atsetâ d'on vesin que sè tegnâi onna trouïe, tota n'a portâ dè petits portsets po lè veni reveindrè à la fâire dè Mordze. Quand l'est que n'a goude va bin et lè caïenets assebin, lo meti dè martchand dè caïons n'est rein tant crouïo, et cllião petits bétions, cein fâ on gros z'ardzeint, et mémameint sé que lè z'avâi atsetâ po lè reveindrè peinsâvè férè 'na bouna fâire, vu que l'amenâ avoué li sa fenna et sè s'einfants po lâo férè vairè lo pays d'âi z'inguenôts. Ye pre don onna bouna liquietta po travaissâ lo lé et lâi sè mettiront ti, caïons et dzeins. Arrevâ pè lo mâitein dè la granta golhie, ne sé pas se lo lé a coumeinci à brassâ et se y'a z'u dâi mutons, se loûra s'est lévâïe, âo bin se lè caïenets sè sont met à dzevatâ à férè brelantzi lo naviot, mâ tantiâ que la barquietta a fé lo betetiu et que l'ont ti pliondzi. Lo Savoyâ, solet, a pu sè rateni à n'on bet de lan et nadzottâ tant qu'âo bord ; mâ tot lo resto a étâ niyi. Lo pourro coo ein arreveint su lo pliantzi âi vatsès étâi dein on tôt état que l'arâi veri l'arma à gautse se s'étâi pas trovâ quie dâi bravès dzeins po lo soigni. Ma fâi c'étâi rudo tristo dè sondzi que sa fenna et sè s'einfants lâi aviont passâ et coumeint y'avâi quie onna bouna fenna que coudessâi lo consolâ, lo gaillâ, que n'avâi pas lo tieu à la bouna pliace, à cein que parè, lâi repond.

— Oh bien, vouaiquie ! po la fenna, n'ia pas tant dè mau, n'est pas molési d'ein retrovâ iena ; po lè z'einfants, on lè sâ férè ; mâ lo diablio, l'est po lè petits caïons : lè faut ratsetâ !

LA VIEILLE ELISE

UN peu à l'écart, au bord d'un chemin qui conduit dans une clairière et, de là, escalade la montagne, il y a une vieille maison à la façade grise.

En cette saison d'été, la grange est ouverte, lassant échapper, de toutes parts, la bonne odeur du foin qui fermente. Un grand tilleul étend ses branches puissantes sur le toit coupé à quatre pans et de petites fenêtres, tournées au midi, s'ouvrent sur la plaine immense.

Quand vous passez, vous n'avez qu'à lever les yeux vers la fenêtre abritée par l'auvent pour voir, derrière une touffe de géraniums, le visage penché de la vieille Elise.

Elle vit là, chez sa fille et son gendre. Elle s'occupe à éplucher les légumes, à repriser les bas et à morigéner la marmaille. Tant que le jour est long, elle travaille, sans pour cela cesser de gémir. Commence-t-on à faucher les foins? Déjà, elle se plaint de l'inclémence du temps si, durant une journée, la pluie ne cesse de tomber. Il suffit d'une semaine de grand soleil pour qu'elle prédise la sécheresse, la misère et les pires catastrophes.

Quand vous allez lui rendre visite, elle vous parle de ses maladies. Elles les décrit avec force détails et n'omet jamais d'employer les mots savants qu'elle a appris à connaître en feuilletant le dictionnaire médical. Au printemps, elle récolte le tilleul, puis les camomilles, les mauves, la bourrache, le serpolet et les petites pensées sauvages qui croissent en touffes le long des sentiers. Ses tisanes ? Elle les prépare avec soin et n'oublie jamais de les prendre à des heures établies. Et puis, il y a encore ses rhumatismes qui voyagent dans tout le corps, comme s'ils étaient porteur d'un billet circulaire. Quand il fait de la bise, c'est à l'épaule que la vieille Elise souffre. A l'instant où le vent tourne — comme elle dit — on l'entend se plaindre du dos, de la hanche et du genou.

Son gendre et sa fille ne prêtent plus guère d'attention à ses complaintes et, quand elle essaie d'intéresser ses voisines à ses maux, celles-ci détournent habilement la conversation.

* * *

Seul, le pasteur l'écoute avec patience et bonne volonté. Il faut dire que c'est un jeune pasteur, plein de zèle pour le saint ministère, un pasteur aimable, dévoué, prêt à payer de sa personne et gardant au fond du cœur pas mal d'illusions. Quand il visite ses paroissiens, il porte un complet noir, un petit feutre mou et des lunettes d'écailles. Il traverse la rue, pénètre dans les demeures, enjambe le chat qui dort sur le seuil, grimpe la rampe d'escalier, s'assied sur une chaise et réconforte de son mieux le malade. Et le soir, à l'heure où les chauve-souris tournent autour des toits, il vient prendre place sur le banc où les paysans, harassés, se délassent un instant avant d'aller dormir.

Deux fois par semaine, il se rend chez la vieille Elise. L'autre jour, dès qu'elle l'aperçut sous le vieux tilleul qui balance ses branches parfumées, elle s'installa dans son fauteuil, jeta une couverture sur ses genoux et attendit. Quand le visiteur frappa à la porte, elle prit une voix dolente pour répondre.

— Entrez, mon bon monsieur, entrez seulement !

Il s'assit sur une chaise cannée et s'enquit de la santé de sa paroissienne :

D'abord, elle toussa un peu, puis, par petites phrases entrecoupées, elle dit :

— Ah ! monsieur le pasteur est bien bon. Je le disais encore hier à ma fille. C'est une vraie bénédiction d'avoir un pasteur qui vient souvent vous rendre visite, qui vous dit de bonnes paroles, un pasteur qui sait si bien vous comprendre!

— Je vous en prie, madame Elise, c'est beaucoup trop d'éloges. Ne me remerciez pas. Je ne fais que mon devoir. C'est une bien grande joie pour moi d'apporter un peu de réconfort à mes paroissiens.

Il enleva ses lunettes, les essuya avec soin, tandis que la vieille Elise fermait les yeux comme pour se recueillir.

Tout à coup, elle dit :

— A propos, monsieur le pasteur, j'ai suivi votre conseil !

— Quel conseil ?

— Vous m'avez dit que j'oublierais mes maux si je n'y pensais plus. Eh bien...

— Eh bien ?

— J'ai essayé. Durant toute la journée de lundi j'ai travaillé comme si j'avais encore trente ans. J'allais du fourneau-potager à la table, de la table à l'évier, de l'évier au jardin, puis au poulailler. Quelquefois je me disais : « Ah ! mes pauvres jambes, qu'est-ce que je vais devenir » Et tout de suite, je pensais à autre chose.

— Vous voyez bien, madame Elise, qu'il n'y a pas de plus grand bonheur ici-bas que de s'oublier soi-même pour...

— La belle avance, fit-elle d'un ton sec. Ah ! bien oui ! J'ai dû rester au lit toute la journée du lendemain. Et je ne suis pas encore remise.

Le pasteur eut un geste découragé :

— Il faut avoir recours à la prière, afin de trouver la force d'accomplir sa tâche quotidienne. C'est elle qui nous apprend à accepter l'épreuve et à nous oublier nous-mêmes pour ne songer qu'à autrui !

— Ah ! monsieur le pasteur, gémit la vieille Elise, si vous saviez combien de fois j'ai essayé.

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai honte de le dire, mais ça rend peu...

Le pasteur se leva et prit congé.

* * *

Dehors, les gamins jouaient à « raguille-moi-